

Rire au cinéma

par

Denyse Therrien

(Texte de réflexion commandée par la Régie du cinéma, 2002)

- Avant-propos
- De quoi rient les enfants et les adolescents ?
- Réfléchir aux gags et à leur signification - Rire de soi, rire de l'autre
- Savoir doser le comique
- La banalisation de la sexualité et l'obscénité
- L'humour vraiment risqué – la décadence
- Les comportements pathologiques
- Des risques calculés : choquant mais...
- En conclusion
- Biographie sur le rire

Avant-propos

Les enfants se tordent de rire, les ados sont pliés en deux, ils se roulent par terre, font du grabuge, rient à faire trembler les murs... Pourtant, ce que vous voyez et entendez à l'écran vous ferait dresser les cheveux sur la tête, périr d'ennui, ou lancer dans une diatribe contre la bêtise du monde :

- Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? demandez-vous stupéfaits devant leur hilarité et leur excitation ?

Les jeunes vous regardent, étonnés, hésitent puis lancent :

- J'sais pas. Y sont tellement pochés !

Interloqués, vous reprenez :

- Ah, bon... l'imbécillité vous fait rigoler ? Franchement, je ne vous comprends pas !

Ce qui fait rire les jeunes étonne souvent leurs aînés. Pourtant, si l'on vous demandait, à vous, ce qu'il y a de drôle, lorsque vous riez devant un film, sauriez-vous toujours répondre ? Rire semble si simple... Et pourtant ! Voilà un phénomène des plus complexes, car, s'il est facile de savoir pourquoi on pleure, c'est tout le contraire pour ce qui est de rire. Pourquoi, quand et comment les gens rient demeure toujours un mystère. Rire a quelque chose de mécanique, un peu comme marcher, lever les bras, tourner la tête,

sauter, etc. Comme pour ces actions, on le fait de façon spontanée, sans se poser de questions. Et lorsque les autres, ceux qui ne rient pas ou ne rient pas des mêmes choses, cherchent à savoir ce qu'il y a de drôle, plus souvent qu'autrement on bafouille une quelconque réponse qui n'arrive pas à les convaincre, pas plus que raconter ce qui nous rend hilares ne déclenche le rire chez nos interlocuteurs.

Bien que l'on cherche à expliquer les mécanismes du rire et du comique depuis près de trois siècles, on n'a encore trouvé de réponse satisfaisante ni sur le plan physique ni sur le plan psychologique. L'une des raisons de ce relatif échec tient probablement à l'aspect spontané du rire, une autre à son aspect incontrôlable; il est impossible de rire ou de s'arrêter de rire sur commande, comme on peut arrêter de marcher, de parler ou de bouger quand bon nous semble.

De quoi rient les enfants et les adolescents ?

Un des ingrédients les plus sûrs de la comédie depuis les premiers temps du parlant jusqu'à aujourd'hui est sans contredit le langage ordurier. Matraquer le spectateur de gros mots est une recette gagnante chez les enfants et les ados encore plus que chez les adultes. Pour les premiers, la rigolade tient dans l'accumulation et la répétition de mots qui leur sont interdits et à l'invraisemblance d'une situation où leurs semblables usent du langage des grands et en remettent. Les ados plus âgés tirent du plaisir aussi de la juxtaposition de niveaux de langue très différents et des joutes oratoires entre des personnages (*Matroni et moi*).

Ce qui fait rire les uns et ennueie les autres vaut aussi pour les enfants et les adolescents à mesure que leur personnalité s'affirme. Plus que les étonner, ce qui offusque souvent les adultes, en particulier les parents, c'est que les jeunes rient de choses à leurs yeux franchement bêtes ou carrément offensantes. En y songeant bien, on se rend compte que la comédie offre de tout pour tous les goûts. Certaines personnes, peu importe leur âge, leur milieu et leur éducation, goûtent l'esprit subtil, l'ironie et la dérision qui fouettent les consciences, alors que d'autres préfèrent le bon vieux burlesque, l'absurde, le grotesque, ou l'humour noir.

Voir de jeunes adolescents s'esclaffer de rire devant des films qu'on serait plutôt porté à réserver aux adultes fait l'objet d'un autre litige encore. Mais le rire n'a pas d'âge; la seule différence, peut-être, entre les adultes et les jeunes, c'est que les jeunes aiment rire en masse des mêmes blagues et farces. Les ados prennent d'autant plus de plaisir à voir malmener les institutions et les valeurs que défendent leurs parents qu'ils sont nombreux à en rire en même temps; c'est pourquoi les jeunes préfèrent voir les comédies en *gang*, que ce soit au cinéma ou à la maison.

Le rire est un ingrédient essentiel dans la vie des gens en général, mais peut-être plus encore chez les enfants et chez les adolescents. Si le rire permet aux adultes d'oublier pendant un moment les soucis de la vie, il permet aux enfants de soigner leurs chagrins et de se rassurer, sans qu'ils en soient conscients, sur la vie, les gens et le monde en général, mais surtout sur eux-mêmes. Rien de bien surprenant si l'on songe aux milliers d'images dont on les bombarde à la télé, sur Internet et dans les jeux vidéos, souvent d'une violence qui frôle l'intolérable.

Les enfants trouvent du plaisir dans la grossièreté et rien n'est plus drôle qu'un gros pét qui fait tout voler autour de lui, ou les pets à répétition, à table ou devant un public ! Voilà une des clés du succès de films comme *Ce nigaud de professeur* et *Austin Powers*. Les mauvaises manières du père du professeur ont de quoi réjouir les petits qui sont interdits de pets. Peut-être, après avoir vu ces films, quelques enfants s'essaieront-ils à lâcher un gaz à table ou au salon, mais ils le feront par défiance tout en sachant qu'ils seront réprimandés. Défier les parents et mettre leur patience à l'épreuve font partie du processus de grandir; si les enfants utilisent l'alibi du film pour faire des choses défendues, ils ne s'attendent pas à ce que leurs parents l'acceptent pour autant. Ce qui ravit les enfants dans les films comiques, c'est justement de voir des adultes faire ce qu'ils leur interdisent dans la vie. Cependant, ils savent très bien faire la distinction entre la fiction et la réalité, bien qu'ils feignent parfois l'ignorance.

Les adolescents, malgré leurs bravades, vivent dans le doute constant. Rire de l'autre – ce qui est toujours le cas dans les films – et parfois de soi à travers l'autre, permet de relativiser ce qui d'ordinaire trouble et gêne : on se sent mieux dans sa peau après avoir ri. Âge ingrat, l'adolescence n'est pas plus drôle ni plus facile à vivre pour les jeunes que pour les adultes. La différence, c'est que les premiers aiment bien fanfaronner pendant que les seconds cherchent à leur « mettre du plomb dans la tête ». Ils ont aussi besoin de dérivatifs à leur malaise et à leur révolte, au terrible bouleversement hormonal et général que représente le passage d'un âge à un autre, que ce soit de l'enfance à l'adolescence ou de l'adolescence à l'âge de jeune adulte.

Le comique qui déclenche le rire chez les ados est donc souvent de nature sexuelle. Rien de plus normal, si l'on tient compte de leur taux élevé de testostérone, du besoin qui les tiraille de se prouver et de prouver aux copains qu'ils sont des hommes, c'est-à-dire qu'ils ont perdu leur virginité, un besoin inévitablement accompagné de l'angoisse d'être le dernier à « le faire jusqu'au bout ».

Les comédies américaines de « rite de passage », à l'intention des 13-18, toutes plus connotées sexuellement les unes que les autres, fondent leur succès sur l'exploitation de ce malaise et ses supposées solutions. Plus les jeunes avancent en âge et gagnent en maturité, moins ils les apprécient. À 13 ans, on rit des comportements exagérément « épais » de ses aînés, mais lorsqu'on atteint 16 ans, les mêmes blagues paraissent beaucoup moins drôles : pris dans la tourmente des personnages de *Folies de graduation*, *Film de peur* et autres comédies semblables, on se tourne déjà vers autre chose. Les jeunes ados, eux, apprécient le comique d'une sexualité qui se cherche et s'exprime de manière tellement différente à ce qu'on leur a dit « dans les cours d'éducation sexuelle »!

Dans ce type de comédies, à l'envie de faire l'amour « à fond » se mêle l'appréhension de « la première fois »; les propos sur le sexe et l'imaginaire sexuel, surtout masculin, emplissent l'écran. Les plus vantards se pavanent, souvent à tort, mais leur supercherie est démasquée vers la fin du film, douce vengeance pour les timides dont les maladresses font l'objet de railleries. En fait, les comédies pour adolescents servent de manuel d'apprentissage et remplacent probablement pour plusieurs la « conversation entre hommes (père fils) » aussi délicate à l'aube du troisième millénaire qu'elle l'a toujours été : *Folies de graduation* en fait d'ailleurs la démonstration dans la séquence où le père tente d'amorcer le dialogue avec son fils en lui procurant *Hustler*, *Playmates* et d'autres revues semblables, et dans les « recommandations » qu'il fait à ce dernier le soir du bal. Dans les deux scènes, ce n'est pas le père, mais le fils qui est mal à l'aise. D'ailleurs, pour plusieurs jeunes, le comique dérive plus des personnages que des situations. Qui sait si, sans les remplacer, de telles comédies ne pourraient pas susciter des conversations parents-enfants sur la sexualité?

Réfléchir aux gags et à leur signification – Rire de soi, rire de l'autre

La vie nous joue des tours et le rire est souvent salutaire au quotidien. Il permet de supporter les coups durs, de passer à travers les moments difficiles; il peut rassembler, mais aussi être nocif; mal à propos, un gag peut diminuer quelqu'un, exclure l'Autre. L'Autre, ce sont tous ceux qui ne sont pas comme soi, par le genre, la race, la religion, un handicap physique ou mental, etc. ... La distinction réside entre le fait de rire **avec** l'Autre ou **de** l'Autre.

Il ne faut jamais perdre de vue que l'on est toujours l'Autre de quelqu'un. C'est ce qui explique d'ailleurs que les « gags de Newfie » s'apparentent aux gags que font les Français sur les Belges, les Belges sur les Hollandais, etc. Quand une blague devient-elle une insulte ? Qu'est-ce qui rend un gag acceptable ou non ?

Les gens se défendent souvent de faire des blagues antisémites ou racistes sous prétexte que les Juifs et les Noirs racontent plein d'histoires sur eux-mêmes. Ce qu'ils ne voient pas, c'est qu'un peuple qui se met en scène dans des histoires drôles le fait en signe de reconnaissance et d'inclusion; dans la même histoire juive, le Juif y verra l'intelligence rusée d'un homme, par exemple, alors que le non-Juif y verra l'avarice, qu'il estime être un stéréotype culturel des Juifs qu'il juge négativement. Se voir avec humour représente une immense qualité; cela permet aux individus et aux collectivités de ne pas se prendre au sérieux en reconnaissant leurs faiblesses. Ce genre d'humour n'entraîne pas un rire d'exclusion, bien au contraire, il consolide les liens.

Bien entendu, il est toujours plus aisé de rire de l'autre (individu ou groupe) que de soi. L'humour peut être douloureux, mais il permet aussi d'aborder des thèmes difficiles et de traiter de problèmes graves avec recul, comme si cela ne nous concernait pas directement. Dans une certaine mesure, cela explique pourquoi le comique prolifère en temps de crise sociale, politique ou économique, mais aussi pourquoi des gens malades, sérieusement handicapés ou malchanceux cherchent tant à rire pour survivre. Là où le film comique s'arrête – au divertissement –, la comédie (dramatique, sociale, etc.) prend le relais et amorce une réflexion. *Le dîner de cons* nous met en présence d'une série de gags dirigés contre un « con », mais le déroulement du film nous amène à nous demander qu'est-ce qu'être « con » et qui est le plus « con » de ceux qui croient prendre ou de celui qui est pris ? La fin ouverte conduit à réfléchir à la question dès que l'on évoque le film et à soupeser notre façon d'agir avec les gens que l'on juge parfois trop vite.

La comédie ne pousse pas toujours la réflexion très loin. Dans *Les Boys II*, les joueurs de hockey russes semblent tous être des brutes et les Québécois des joueurs *fair-play*. En dehors de la patinoire, les Français apparaissent comme des hommes jaloux qui rudoient les femmes, alors que les Québécois semblent nigauds et empêtés; les femmes sont à peu près épargnées ! Ce qui se dégage du film de façon assez nette, c'est que Français et Québécois croient partager la même culture parce qu'ils parlent la « même » langue, mais rien n'est moins évident; c'est ainsi que, chaque fois que Laurent ou Marc s'en prennent l'un à l'autre, ils doivent préciser que « c'est de l'humour » afin d'éviter la bagarre.

Les Acteurs, de Bertrand Blier, brosse un portrait de l'acteur à la fois comme acteur et comme homme de la rue. Blier fait évoluer la comédie de la taquinerie à l'humour grinçant en passant par toute la gamme des procédés comiques, mais le film se clôt sur un grand moment d'émotion, lorsque le réalisateur s'entretient au téléphone avec son père, l'acteur Bernard Blier, mort depuis déjà longtemps.

Le film joue sur plusieurs registres comiques tout en abordant des problèmes cruciaux tels que le vieillissement, la mise au rancard, l'oubli, l'homosexualité, la solitude, etc. L'ensemble des séquences où il est question d'homosexualité évoque le fait que les gens en général ont en eux toutes les tendances sexuelles et peuvent, à un moment de leur vie et pour des motifs divers, opter pour une orientation sexuelle différente. *Le Placard* avec Depardieu et Daniel Auteuil traite aussi d'homosexualité et d'homophobie, mais de manière plus dérisoire et caricaturale. Personne, pas même le spectateur, n'est épargné; la coureuse d'autographes qui confond Josiane Balasko et André Dussolier illustre à merveille le phénomène « groupie » en même temps que la dépossession de l'acteur de son individualité.

Enfant, on apprend à ne pas se moquer des autres, une forme de comique des plus tentantes dont le cinéma ne se prive pas, puisque ce n'est pas « pour vrai ». Comment départager, une fois sorti de la salle, ce qui se fait et ce qui ne se fait pas ? Se poser des questions sur le pourquoi de la blague que l'on serait tenté de reproduire peut aider à freiner ses impulsions. Au début du film *Les Acteurs*, les remarques et les actes des comédiens au restaurant font naître chez le spectateur de la sympathie ou de l'antipathie pour eux. Plus tard, les « gentils » bousculent intentionnellement une dame âgée, empruntent le fauteuil roulant d'un paraplégique et gênent la circulation en faisant des simagrées. Il pourrait être tentant pour les jeunes de les imiter une fois dans la rue. Pourtant, Blier n'a pas composé cette séquence pour inciter à l'imitation, mais pour montrer qu'il ne faut pas se fier aux apparences, que les êtres parfaits n'existent pas et que les acteurs les plus extraordinaires peuvent parfois s'avérer grossiers et bêtes. Avant de faire « comme au cinéma », il est bon de réfléchir et de se demander dans quel but on poserait un geste ou dirait certaines paroles qui, drôles à l'écran, peuvent être blessantes dans la vie. Un gag peut facilement devenir une farce plate, et cela les enfants et les ados le comprennent tout autant que les adultes !

Savoir rire de soi est un signe d'intelligence; rire des autres est souvent un signe de mépris. Les gags sur l'Autre sont presque toujours à base de clichés. Il n'est pas certain que les Québécois auraient aimé voir les Français ou les Américains les mettre en scène comme autant d'*Elvis Gratton*. Seul un scénariste et un réalisateur nés ici pouvaient se le permettre. Et encore... Bien des gens sont choqués par cette caricature, comme en témoignent les réactions vives contre le film exprimées par un bon nombre de Québécois.

Que l'on aime le burlesque ou l'absurde, les blagues salées ou l'humour noir, il est toujours bon de soupeser le contenu des gags que l'on voit dans les films avant de faire l'idiot dans la vie ! Il ne faut pas rejeter la comédie comme un genre vide. Une bonne comédie pourra être l'occasion d'ouvrir le dialogue entre adultes, ou entre adultes et adolescents ou enfants, sur des sujets délicats, car rien ne vaut le rire pour apaiser les tensions et ouvrir l'esprit.

Savoir doser le comique

Le comique n'épargne rien ni personne. Le rire qu'il déclenche emplit des fonctions importantes et contradictoires : il peut rassembler ou diviser, faire réfléchir aux travers d'une société ou gommer les problèmes, etc. Le comique ne sait pas toujours où s'arrêter, ni jusqu'où aller trop loin. Derrière les personnages burlesques ou grotesques se cachent des êtres humains qui nous ressemblent. La société dans laquelle ils évoluent à l'écran et les situations auxquelles ils font face à l'écran ne sont pas étrangères à notre monde. C'est pourquoi certaines comédies peuvent laisser un goût amer et engendrer un malaise plus ou moins durable chez les spectateurs, en vertu de leur âge et de leur maturité. Jusqu'à la puberté, par exemple, tout ce qui touche à la sexualité dérange les fillettes et les garçons, qui n'aiment

pas voir des gens s'embrasser à l'écran. L'âge charnière se situe entre 11 et 12 ans. Une fois la puberté atteinte, les baisers et autres gestes amoureux leur paraissent normaux puisque « c'est comme ça dans la vie ». Les embrassades et les scènes d'amour ont donc tendance à éloigner d'emblée les plus jeunes de l'écran.

Dans les comédies pour ados, la mise en scène de tout ce qui touche à la sexualité tombe dans l'exagération et l'impossible, ce qui les conduit à rire de leurs peurs, tout en se défoulant à bon compte. Sans parler de « maturité sexuelle », tout porte à croire que, dans la vie réelle, les garçons et les filles abordent les jeux amoureux assez jeunes. La mixité, de mise dès le pré-scolaire, incite garçons et filles à partager les mêmes jeux; il n'est pas rare d'entendre des enfants d'âge scolaire avouer des sentiments particuliers pour un(e) camarade qu'ils « aiment » plus que les autres, ni de les voir se promener en se tenant par la main, quand ce n'est pas échanger des *bisous*, alors que la plupart des adolescents d'aujourd'hui perdent leur virginité entre 14 et 16 ans. Les médias de plus en plus exhibitionnistes ne rechignent pas à aborder crûment, même aux heures de grande écoute, des sujets autrefois tabous : homosexualité masculine et féminine, sado-masochisme, pédophilie et autres perversions sexuelles nombreuses et variées. À côté de cela, les comédies américaines d'éveil à la sexualité sont du bonbon et ne sauraient troubler les jeunes qui se déchargent de leur propre maladresse en regardant leur alter ego à l'écran s'empêtrer. Il en va tout autrement lorsque des films dépeignent comme normaux ou souhaitables des comportements jugés condamnables dans la vie courante.

Certaines comédies jouent sur la corde raide, oubliant parfois qu'un rien peut faire basculer une situation comique dans le drame. La guerre, la maladie, la souffrance, la mort n'ont rien de drôle en soi et s'il arrive que l'on rie à un enterrement ou dans un salon funéraire, c'est pour conjurer la mort et masquer sa nervosité; le rire est alors un moyen de défense. L'embarras qui s'empare des gens dans certaines situations délicates les amène à dire ou à faire des bêtises que les comiques savent exploiter, comme dans la séquence d'ouverture des *Boys II*, au salon funéraire, où plusieurs personnages émettent des commentaires déplacés à la veuve, alors qu'ils souhaitent lui témoigner leur sympathie. Lorsqu'une comédie s'adresse aux jeunes, la question du dosage est d'autant plus délicate que ces derniers ne souhaitent peut-être pas toujours faire la part des choses entre ce qui est admissible à l'écran et ce qui l'est dans la vie; l'éducation reste encore la meilleure conseillère.

Un vieux dicton dit : « Les gens heureux n'ont pas d'histoires ». On pourrait ajouter : « Les gens heureux ne font pas rire ». Tout au plus font-ils sourire. Or, le public entend rire le plus fort et le plus longtemps possible. Les scénaristes et les réalisateurs ne se gênent donc pas pour tourner les défauts et les malheurs des gens en dérision, et pour exagérer les tares de la société et la bêtise humaine en général. Du burlesque à l'absurde, à l'humour noir et au grotesque, tous les coups bas sont permis pour faire rire le public en lui faisant oublier, le temps de la séance, que c'est un peu aussi de lui qu'il rit et que l'écran est un miroir réfléchissant et, dans ce cas-ci, déformant. Il n'est pas courant de voir les gens copier les personnages ou recréer des situations observées au cinéma, mais la comédie comporte parfois d'autres risques.

La banalisation de la sexualité et l'obscénité

Dans les comédies de jeunes, les jeux sexuels sont plus souvent évoqués que montrés; le ton plutôt débile du film demeure acceptable grâce à l'optimisme de l'ensemble. Elles répondent au dicton « Il faut

bien que jeunesse se passe », même si ces *Folies de graduation* inlassablement répétées d'une année à l'autre ont tendance à banaliser la sexualité et l'amour.

Film canadien moins dans la ligne de la rectitude politique que les comédies américaines où il y a toujours un couple qui, à la fin du film, éprouve de vrais sentiments amoureux et se range, *A Girl is a Girl* nous met en présence de jeunes gens qui boivent, fument, se droguent. Bien qu'il semble à la recherche de l'amour vrai, Trevor multiplie les relations de passage sans prendre le temps de réfléchir. L'ordre moral n'est pourtant pas renié, puisqu'à la fin, celle à qui il tient le plus le laisse tomber. Chose rare dans la comédie, la morale détourne le traditionnel *happy end*.

Dans les comédies pour ados, la nudité et l'acte sexuel sont rarement source d'émois. La plupart du temps, les corps sont tronqués par la mise en cadre et on devine plus qu'on ne voit ce qui se passe, mais il arrive que la vigueur de l'acte simulé (*C'tà ton tour*, *Laura Cadieux*; *Scary Movie / Film de peur*; *Les Boys*) risque de surprendre et choquer sinon les ados, du moins les enfants. De même, de jeunes spectateurs pourraient s'étonner de voir un homme qui a l'air d'une femme être le père de deux enfants (*Tout sur ma mère*).

L'humour vraiment risqué – la décadence

Les comédies dans lesquelles le vernis des individus, de la famille ou de la société craque sans rémission sont somme toute claires quand on songe au grand nombre de films qui sortent chaque année. Plus ces films s'apparentent à une certaine réalité, plus ils s'adressent à un public averti : *La grande bouffe*; *Sitcom* et *Happiness* en fournissent quelques exemples intéressants dans des mises en scène fort différentes. Ces comédies grinçantes laissent perplexes, car au-delà des vices des individus, ce sont les tares de la société qu'elles dénoncent avec dérision. Il s'agit donc de films à décoder.

Dans *La grande bouffe*, quatre bons bourgeois quinquagénaires projettent de se suicider en se lançant dans un marathon gastronomique... De la cuisine, où les survivants continuent d'apprêter les plats qui les mèneront sous terre, on peut apercevoir en arrière-plan les cadavres successifs mis à congeler tout habillés dans une chambre froide vitrée. Le dernier suicidé succombe après avoir avalé une énorme mousse aux fruits en forme de seins; assis bien droit sur un banc, le juge mort semble admirer le paysage surréaliste que composent les pièces de viande livrées par les bouchers et disposées dans le jardin à la demande de l'institutrice, invitée privilégiée des hommes et dispensatrice de plaisirs intimes à deux ou en groupe, tout au long de leur aventure suicidaire.

Dans *La grande bouffe*, les protagonistes baignent dans une débauche de tous les sens jusqu'à ce que mort s'ensuive, mais n'infligent du mal qu'à eux-mêmes, ce qui est loin d'être le cas dans *Sitcom*, une parodie décapante des feuilletons américains, dans lesquels les familles sont soumises à maints dérèglements. Ici, les coups, les insultes, les déviances vont croissant, jusqu'à ce que la mère déduise, lors d'une thérapie familiale de groupe à laquelle son mari refuse de prendre part, que le désordre qui s'est emparé de la famille est dû à l'introduction d'un petit rat blanc dans la maisonnée, qui fait « capoter » tout le monde; de là, l'homosexualité orgiaque du fils et la relation incestueuse mère-fils destinée à remettre ce dernier dans le droit chemin, les comportements sadiques de la fille après un suicide raté et la paraplégie qui s'en est suivie, le masochisme de son copain et le libertinage de la bonne. Le transfert de responsabilité du rat blanc au donateur accule la mère et les deux enfants à tuer, à éventrer « le gros rat »

en lequel s'est transformé le père, après avoir mangé son cadeau... Le décès de cet empêcheur de tourner en rond, qui affiche une belle largesse d'esprit tout en étant d'une mesquinerie parfois sans borne, réjouit la famille et les proches. La dernière séquence se passe au cimetière : le fils marche main dans la main avec son amant africain dont l'épouse, l'ancienne bonne de la famille, qui semble avoir été promue au rang de maîtresse de la maîtresse de maison. Miracle, la jeune fille a délaissé sa chaise roulante pour des béquilles. Après un simulacre de recueillement, la mère sonne l'heure de boire un coup.

Enfin, *Happiness* est une comédie noire qui met en scène la famille Jordan, composée des grands-parents, de trois filles adultes dont l'une est mariée à un psychanalyste, une autre est une auteure célèbre et adulée et la troisième une idéaliste, *looser* par excellence aux yeux des autres. Patricia a trois enfants, Helen et Joy n'en n'ont pas. Autour de ce corps familial central gravitent quelques patients et voisins. Ironiquement, personne n'est vraiment heureux et la plupart des personnages cachent des travers et des vices majeurs. Aussi, du début à la fin du film, va-t-on crescendo vers des déboires de plus en plus sordides.

Le ton général pose un vrai problème car, sous le masque d'un bonheur factice, se cache un ennui mortel et des déviations importantes, notamment la pédophilie du docteur Maplewood, mari de Patricia et père de Billy. Aucun personnage n'a une sexualité épanouie. On oscille entre frustrations et perversions. Aggression verbale, pédophilie et sodomie, viol et assassinat du violeur racontés par la victime, une boulimique chez qui rien ne saurait couper l'appétit, constituent le menu quotidien, sans que pointe le moindre remords.

D'ordinaire, même les comédies les plus noires prennent soin de rassurer le public en offrant des solutions de rechange aux dilemmes évoqués et en permettant à au moins un personnage positif de s'en sortir et de rétablir ainsi le respect des valeurs universelles. Lorsque Billy, 11½ ans, intrigué par les questions et les remarques de ses camarades de classe, demande à son père de lui expliquer s'il a vraiment fait ce dont on l'accuse, le docteur Maplewood avoue sa pédophilie en toute franchise; il confesse prendre du plaisir à sodomiser les jeunes garçons et avoir l'intention de recommencer. À la question de Billy, « Me le ferais-tu aussi ? », il répond sans honte « Non, je me contenterais de me branler. » Ses crimes, d'ailleurs, semblent rester impunis. Les comportements pervers des protagonistes, tous plus bizarres les uns que les autres, apparaissent comme la norme. On baigne dans une atmosphère glauque du début à la fin, et les rares moments d'innocence où Billy, tourmenté par une sexualité naissante, avoue avec tristesse ne pas arriver à éjaculer en se masturbant, ainsi que le dernier moment du film où, les joues rosies du plaisir d'y être enfin parvenu, il annonce sa victoire à la famille attablée qui s'apprête à porter un toast au bonheur, ne compensent pas le ton de morosité qui imprègne le film et poursuit le spectateur après coup.

Les comédies précédentes sont des cocktails explosifs sur le plan des institutions (mariage, famille). Les valeurs traditionnelles sur lesquelles repose le « bon fonctionnement » de la société sont malmenées, les tabous sont niés et les comportements dictés par le seul intérêt d'individus qui ont de sérieux troubles psychologiques, mais vivent normalement au quotidien. Ces films, s'ils ne représentent pas un réel danger pour l'ordre social, ne sont pourtant pas à laisser entre toutes les mains, car leur interprétation exige une grande maturité de la part des spectateurs.

Les comportements pathologiques

Aux mœurs décadentes peuvent s'ajouter la pure provocation et l'envie de tester la résistance du public.

Les comédies qui s'adressent exclusivement à un « public adulte » au même titre que les films pornos ne sont pas légion. En plus de choquer, elles cherchent à provoquer le public en accumulant le plus d'éléments décadents possibles : à la vulgarité et à l'obscénité s'ajoutent les perversions. La morale et l'éthique sont complètement évacuées et le catalogue complet des interdits est violé : esclavagisme, rabaissement de l'être humain au rang d'animal, inceste, homicide, anthropophagie, émascation, scatologie s'additionnent dans un cocktail détonant. Les thèmes et la mise en scène sont exploités avec le mauvais goût le plus extrême. Le spectateur en arrive à rembobiner le film pour s'assurer qu'il n'y a pas de trucage dans certaines scènes et qu'il a bien vu ce que ses yeux n'osent pas croire.

Pink Flamingos est de cet acabit. Sorti dans les circuits parallèles, en 1972, il a été réédité en 1997. Film-culte – beaucoup à cause du travesti Divine dont le personnage, Babs Johnson, revendique le titre de la personne la plus répugnante au monde –, il compte suffisamment d'adeptes pour garnir encore les tablettes de certains clubs vidéos. Plus surprenant encore est *Meet the Feebles*, un film d'animation pour adultes sur le même modèle, mais dans lequel les rôles sont tenues par des marionnettes représentant des animaux qui plagient les comportements humains les plus dégradants !

La comédie noire, tout en jouant sur le morbide, se prête rarement aux comportements pathologiques. Il arrive toutefois que la démesure devienne insupportable; c'est le cas, notamment, de deux films belges réalisés dans les années 90 : *C'est arrivé près de chez vous* et *Bernie*. Œuvres de jeunes cinéastes, ces comédies mettent en scène des personnages détraqués. Comme métaphores du dérèglement social, ces films sont difficiles à décoder et peuvent s'avérer dangereux sans le soutien d'adultes.

C'est arrivé près de chez vous, pastiche corrosif des *serials*, emprunte la forme d'un pseudo-documentaire pour augmenter sa force de frappe. De plus, le noir et blanc et la caméra à l'épaule laissent croire à un reportage ou à du cinéma vérité. La critique du traitement de la violence dans les médias et du goût morbide du grand public pour ce genre d'images se trouve noyée dans le parti pris formel du film qui est lui-même aussi violent que la violence qu'il dénonce. Les criminels pourraient être nos voisins, de « bien bonnes personnes », auteurs pourtant des pires atrocités. À mesure que le film passe et que les actes violents se multiplient, le comique cède à un malaise qui persiste bien après la fin du film, au point que même des adultes en font des cauchemars.

Bernie, à son tour, est une comédie grave et intolérable, plus horrible que bien des films d'horreur. Le film met en scène un paranoïaque asocial dans un univers morbide. À l'âge de 29 ans, Bernie quitte l'orphelinat pour partir à la recherche de ses parents et se retrouve dans la jungle urbaine, sans mode d'emploi. Parti sur les traces de sa propre histoire, il devient enragé lorsqu'il découvre la vérité sur sa naissance et ses parents qui l'auraient jeté à l'âge de deux semaines dans une poubelle. Dès lors, personne ne trouve plus grâce à ses yeux et la haine qu'il conçoit envers tout le monde est sans borne. Les personnages sont laids et malsains et, bien que le réalisateur plaide la gravité, son propos n'a pas d'autre expression que la violence; elle occupe tout l'espace et est traitée de la manière la plus « gore » que l'on puisse imaginer.

On trouve bien, çà et là, quelques répliques de Bernie où la naïveté le dispute à l'ironie et joue sur deux niveaux de langage dont on tire un certain plaisir. Peut-être, aussi, peut-on rire de voir Bernie dévorer dans un accès de colère la tête d'un oiseau vivant, mais comment rire devant l'assassinat gratuit d'une femme de ménage et le massacre à coups de pelle de toute une famille ? Comment s'éclater quand un couple ne sait plus quoi inventer pour se taper dessus et s'abîme jusqu'à la mort ? Ici, le « trop gros pour être vrai » ne tient plus, car de semblables faits divers sont trop souvent à la une des quotidiens. La violence peut être le pire moteur du rire quand il ne s'agit pas de burlesque et que les morts ne se relèvent pas ou que la déchéance et le sordide semblent sans rémission. La gravité du propos ne vient à l'esprit qu'en repensant au contenu du film et ne contrebalance pas son incapacité à prendre position.

Bien que non dénuées de qualités puisqu'elles nous donnent à voir le monde des exclus sans romantisme et sans condescendance, des comédies aussi noires que *C'est arrivé près de chez vous* et *Bernie* s'adressent définitivement à un public restreint. Sur le plan de la violence dans le comique, nous y atteignons l'intolérable, un seuil que ne franchit pas *Harry, un ami qui vous veut du bien*.

Des risques calculés : choquant mais...

Dans une certaine mesure, la comédie, comme les autres genres, cherche à influencer la manière de voir du public. À l'encontre de genres plus réalistes, la comédie n'induit pas le vraisemblable, encore moins la réalité. En plus des processus comiques auxquels le public est rompu, la perception qu'il a de l'organisation du récit lui permet de faire la différence entre l'écran et la vie, les personnages et les personnes ainsi que les situations comiques concoctées de toutes pièces et la vraie vie. Même les petits sont à même de faire cette distinction après qu'on la leur a expliquée une fois.

La comédie tombe souvent dans la démesure, surtout lorsqu'elle cherche à dénoncer la bêtise humaine par l'absurde; c'est le parti pris de Pierre Falardeau dans ses *Elvis Gratton*. En mettant en scène Robert « Elvis » Gratton, le réalisateur espère secouer les gens, leur faire prendre conscience qu'ils sont les dindons d'une grosse farce sociale, qu'ils sont incapables de réfléchir, qu'ils sont superficiels et que, en riant des autres, ils ne se rendent pas compte que c'est d'eux-mêmes qu'ils rient. Reste à savoir si le grotesque est la bonne voie comique pour arriver à ses fins; la réflexion risque de s'embourber dans la vulgarité et le spectateur pourrait bien croire qu'au-delà des allusions directes à certains hommes politiques et à leurs agissements, le reste n'est que drôlerie. C'est ce qui a amené Falardeau à se poser la question de la fonction d'*Elvis Gratton II, Miracle à Memphis*, directement à l'écran à la fin du film : comment terminer le film pour que les gens comprennent et fassent que les choses changent ?

La comédie ne s'interdit aucun sujet, mais, la plupart du temps, lorsqu'elle s'attaque à des thèmes plus noirs, ou s'aventure à parler de la guerre, elle opte pour la satire. Peu de scénaristes et de cinéastes savent manier l'humour avec assez de doigté et de subtilité pour aborder une catastrophe ayant laissé des séquelles dans l'Histoire, comme c'est le cas de l'Holocauste. C'est pourtant ce qu'ose Benigni dans *La vie est belle*. Il est très rare qu'un film fasse l'unanimité et il s'est trouvé beaucoup de gens pour décrier cette comédie dramatique douce-amère, mais cela n'a pas empêché le film d'être un des grands succès des dernières années, ici comme en Europe, et de remporter l'Oscar du meilleur film étranger en 1999. Peu importe le sujet du film ou le thème exploité, la réception d'un film dépendra beaucoup de la mesure et de la finesse qu'aura mises le cinéaste dans le traitement, entendu que la comédie peut parfois viser à « brasser la cage » des spectateurs tout en les faisant rire.

Il ne faut pas non plus mésestimer la capacité du jeune public à décoder les films et à y réfléchir après coup. Grande amatrice de comédies entourée de jeunes qui ont entre 9 et 16 ans, j'ai souvent été surprise par la clarté avec laquelle ils perçoivent les films et leur capacité à réfléchir après coup à ce qu'ils ont vu. Plusieurs d'entre eux m'ont affirmé trouver beaucoup moins drôles, lorsqu'ils y repensaient après coup, des comédies qui les avaient fait pleurer de rire. Le jugement qu'ils portent, après coup, enlève au film l'aura qu'il avait lors du visionnage; a posteriori, la comédie est jugée mauvaise.

Ce qui fait rire les jeunes c'est l'impossible rendu possible et l'exagération, aussi bien dans le langage que dans les gestes, les comportements des personnages et les situations. Si les enfants croyaient à ce qu'ils voient à l'écran, ils ne riraient pas. Lorsqu'on leur demande s'ils sont tentés de faire pareil, ils nous regardent ahuris, comme si nous étions tombés sur la tête. *South Park*, par exemple, fait dresser les cheveux sur la tête des adultes qui restent accrochés au langage ordurier; choqués que des « enfants » puissent proférer de telles paroles et traiter les mères de manière innommable, ils oublient que tout cela est dit par des petits bonhommes dessinés, comme me le faisait si justement remarquer un ado de 13 ans. Le dessin annule le processus d'identification entre un public jeune qui a besoin de se reconnaître dans les personnages à l'écran pour croire à ce qu'il voit. Les adultes retiennent ce qu'ils entendent, les enfants et les jeunes adolescents, ce qu'ils voient. C'est pourquoi les comédies basées sur l'esprit et la parole ne captent pas beaucoup l'attention des jeunes qui les jugent « plates ». Leurs préférences vont au burlesque et à la parodie, ce qui explique le succès des *Austin Powers*, *L'agent fait la farce* et autres comédies mettant en vedette des personnages calqués sur ceux des films d'aventure ou d'horreur.

Quoi de plus drôle qu'un homme criblé de balles qui se prend le pied dans un piège à ours, tombe le visage dans un gâteau à la crème, rebondit sur un mur et reçoit la fenêtre sur les doigts (*L'agent fait la farce*) ? Le même policier, remis sur le carreau, sera de nouveau l'objet des derniers rires, lorsqu'un geste malencontreux lui fera dévaler les marches d'un stade en chaise roulante, à la fin du film, et faire un grand saut périlleux. La résurrection des morts annule la violence. De plus, la parodie et le burlesque provoquent une distanciation chez les spectateurs. Le langage et les idées complètement dépassés d'*Austin Powers* et du Docteur Terreur sont drôles justement parce qu'ils sont anachroniques. Le premier a l'air nais alors que le second est complètement ringard. Toutefois, la satire sociale actuelle (conflits internationaux, chantage politique, etc.) n'échappe qu'aux plus petits. Les enfants qui regardent les informations à la télévision savent reconnaître les hommes politiques visés par les comédies, et, dès la jeune adolescence, ils apprécient à leur manière que certains d'entre eux soient la cible du comique. Des jeunes de 13 et 14 ans trouvent délirant le sort réservé à Saddam Hussein dans *South Park*.

Une autre forme de distanciation dans la comédie est certainement la différence entre le vraisemblable et l'invraisemblable. Alors que, dans les films d'horreur ou les films policiers, les réalisateurs semblent prendre un malin plaisir à user de violence extrême et à faire couler autant de sang que possible, la comédie, à quelques rares exceptions près, évoque plus qu'elle ne montre. Les blessures ne viennent jamais à bout de l'adversaire qui, très souvent, se relève sans trace de coups et, lorsqu'il se retrouve sur un lit d'hôpital, ressemble à un pantin désarticulé. Le maquillage des comédiens souligne « l'effet ketchup » du sang. La parodie nous éloigne non seulement de la réalité, mais nie les référents au réel et, du même coup, annule le processus d'identification.

Sur le plan sexuel, nous nous retrouvons plus souvent du côté de l'implicite que de l'explicite. Dans tous les autres genres, il est monnaie courante d'assister à des scènes d'amour longues et torrides, alors que le comique commande de tourner autour du pot : on parle beaucoup plus qu'on agit et, lorsque vient le moment de passer à l'acte, toute une série de mésaventures rend la scène désopilante et les

protagonistes maladroits à l'extrême, ce qui désamorçait la charge érotique. En comparaison de ce que présentent les *reality shows* à la télévision, la sexualité dans la plupart des comédies semble bien inoffensive.

En conclusion

Tout le monde aime rire, mais tous n'ont pas le même sens de l'humour. Un film qui, pour les uns, semblera blasphématoire (*Dogma*) ne cachera, pour d'autres, qu'une saine critique des institutions, religieuses ou sociales. Ce qui répugne à certains en amuse d'autres et ce qui choque profondément des êtres à la sensibilité à fleur de peau indiffère la majorité des gens. C'est pourquoi il est extrêmement difficile de trancher entre le bon et le mauvais goût, le bien et le mal, l'acceptable et l'inacceptable dans la comédie et le rire, sauf quand la dignité humaine est mise à mal. Je n'ai encore rencontré personne qui n'ait pas été profondément dégoûté par la fin de *Pink Flamingos*, personne qui n'ait pas, par incrédulité, rembobiné la dernière séquence pour la revisionner. Pourtant, ce film-culte survit depuis 30 ans et John Waters, le réalisateur, ainsi que Divine, la vedette principale, ont tous les deux poursuivi une prolifique carrière, ce qui confirme bel et bien que les pires bassesses réjouissent et font rire bon nombre de gens. Dans une société sans censure post-production, on doit s'en remettre au libre arbitre des individus : personne, en effet, n'est forcé de regarder un film qu'il juge vulgaire, grotesque ou pervers, et les films franchement provocateurs ou profanateurs dans les vidéoclubs sont strictement réservés aux adultes.

De toute manière, rares sont les artistes qui préfèrent compter un petit nombre d'adulateurs plutôt qu'un vaste public. Aussi, les « provocateurs » se rangent-ils avec les années. Dans *Cecil B. Demented*, John Waters fait encore preuve de crânerie, tout en restant dans les limites de la décence. Personnage populaire pour sa gouaille et sa démesure, Howard Stern, qui fait bondir d'horreur les membres de toutes les associations bien-pensantes américaines, a cru bon rectifier son image dans *Private Parts*. Cette comédie inspirée de son autobiographie montre deux hommes fort différents entre le personnage public, outrageusement grossier et provocateur, et la personne privée, mari et père affectueux, tendre et courtois, et citoyen tout à fait décent.

Un petit retour sur l'histoire du cinéma, tout en rafraîchissant la mémoire des adultes, leur rappellera que les gags d'aujourd'hui existent depuis longtemps et ne sont pas tellement plus grossiers ni vulgaires qu'ils l'ont toujours été, pas plus que la violence, dans la plupart des cas, ne dépasse celle des films d'autrefois, même si elle prend une autre allure; Laurel et Hardy cassaient tout sur leur passage, Groucho Marx était d'une grossièreté innommable et proférait les pires insanités sexuelles pour l'époque, Mae West fut une reine de l'écran à cause justement de son esprit tendancieux... On pourrait, pour chaque époque trouver autant de comédies « condamnables » qu'aujourd'hui.

Tout est relatif et chaque culture entretient une forme d'humour distincte. En général, ce sont les interdits et les tabous d'une société qui nourrissent l'esprit comique. L'acceptable, le risqué et l'inacceptable dépendent autant de l'évolution de la société que des dispositions d'esprit des individus. Le mouvement de rectitude politique qui imprègne la société nord-américaine depuis près de vingt ans est à la source d'une grande répression sur le plan de la parole; beaucoup de mots et d'expressions jugées offensantes par des individus ou des groupes ont été remplacés par des formules aussi guindées que correctes, qui, si elles semblent avoir adouci les mœurs, empêchent de confronter la vraie réalité. Il ne faut donc pas se surprendre de voir ce qui est refoulé revenir en force sur les écrans, par le biais de la comédie, l'humour servant depuis toujours de rempart à la société contre l'abus de contrôle. Dans les films comiques, on est encore chômeur, infirme, aveugle et sourd et non pas chercheur d'emploi, handicapé, mal-voyant et mal-

entendant. D'une certaine manière, si le comique est basé sur l'exagération, la comédie remet beaucoup de choses à leur juste place lorsqu'on s'attarde à la signification des films : une comédie aussi innocente qu'*Austin Powers* démasque tout autant la corruption politique et économique que le cinglant *South Park*, mais il choisit une forme plus douce de délire en favorisant le burlesque plutôt que le grotesque.

Dans *À tout prendre*, une comédie d'un nouveau genre qui fit couler beaucoup d'encre à sa sortie, en 1963, Claude Jutra lisait un manifeste, rédigé par lui, dans lequel il avait écrit :

J'ai voulu que ce procès soit comme tous les procès, ponctué de coups de théâtre, et de développements inattendus; qu'il soit grave parfois, souvent grotesque; qu'il fasse rire, d'un rire joyeux ou bien d'un rire nerveux, comme aux funérailles ou aux cérémonies officielles. Je ne veux rien prouver. Je veux seulement attendrir, étonner, provoquer, sans que jamais le rire ne soit absent. Car le rire justifie tout. C'est une raison de vivre. L'important, dans la vie, c'est de rigoler. Le reste, c'est de la blague.

Bibliographie sur le rire

BAKHTINE, Mikhaïl. 1970. Traduit du russe par Andrée Robel. *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen-Age et sous la Renaissance*. Paris : Gallimard.

BENAYOUN, Robert. [1977] 1984. *Les dingues du nonsense, de Lewis Carroll à Woody Allen*. Paris : Balland.

BERGSON, Henri. [1899] 1985. *Le rire : essai sur la signification du comique*. Paris : Presses Universitaires de France.

FREUD, Sigmund. [1905] 1971. *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*. Coll. « Idées ». Paris : Gallimard.

KRAL, Petr. 1984. *Le Burlesque ou Morale de la tarte à la crème*. Paris : Stock.

JEANSON, Francis. 1950. *Signification humaine du rire*. Paris : Seuil.

LALO, Charles. 1949. *Esthétique du rire*. Paris : Flammarion.

SIMON, Jean-Paul. 1979. *Le filmique et le comique. Essai sur le film comique*. Coll. « Ça/Cinéma ». Paris : Éditions Albatros.

VICTOROFF, David. 1953. *Le rire et le risible : introduction psycho-sociologique du rire*. Paris : Presses Universitaires de France.

Humoresques (revue; sur abonnement). <http://perso.wanadoo.fr/corhum.humoresques/>